

nom de Drieu et laisse tomber celui de Malraux; de toute façon, il n'épousera pas nos querelles, il ne mentionnera pas ce que nous appelons aujourd'hui la trahison de certains écrivains; ou, s'il la mentionne, ce sera sans colère et sans mépris. Mais que nous importe? Ce que Malraux, ce que Drieu sont pour nous, voilà l'absolu. Il y a pour Drieu, dans certains cœurs, un absolu de mépris, il y a eu pour Malraux un absolu d'amitié que cent jugements posthumes ne pourront entamer. Il y a eu un Malraux vivant, un poids de sang chaud au cœur de l'époque, il y aura un Malraux mort, en proie à l'histoire. Pourquoi veut-on que le vivant s'occupe de fixer les traits du mort qu'il sera? Bien sûr, il vit en avant de soi-même; son regard et ses soucis vont au-delà de sa mort charnelle, ce qui mesure la *présence* d'un homme et son poids, ce n'est ni les cinquante ou soixante années de sa vie organique, ni non plus la vie empruntée qu'il mènera au cours des siècles dans des consciences étrangères: c'est le choix qu'il aura fait lui-même de la cause temporelle qui le dépasse. On a dit que le courrier de Marathon était mort une heure avant d'arriver à Athènes. Il était mort et il courait toujours; il courait mort, il annonça mort la victoire de la Grèce. C'est un beau mythe, il montre que les morts agissent encore un peu de temps comme s'ils vivaient. Un peu de temps, un an, dix ans, cinquante ans peut-être, une période *finie*, en tout cas; et puis on les enterre pour la seconde fois. C'est cette mesure-là que nous proposons à l'écrivain: tant que ses livres provoqueront la colère, la gêne, la honte, la haine, l'amour, même s'il n'est plus qu'une ombre, il vivra! Après, le déluge. Nous sommes pour une morale et pour un art du fini.

*Le Processus historique*¹

« L'existentialisme ignore le processus historique. »

(*Pravda*, 23-1-47.)

J'attendais depuis longtemps une attaque de ce genre. Dans ma revue *Les Temps modernes*, j'avais posé quelques questions aux intellectuels communistes et ils n'avaient pas su répondre. D'autre part, M. Ehrenbourg, à son retour d'Amérique, avait sévèrement critiqué mes livres et je l'avais obligé à reconnaître qu'il ne les avait pas lus, ce qu'il avait fait de bonne grâce et sans se troubler le moins du monde. Il était nécessaire, évidemment, qu'une encyclique vînt mettre les choses au point. Il va de soi que M. Zaslavski n'a pas lu davantage les ouvrages existentialistes. Mais il en parle de plus haut et de plus loin. Je suis très embarrassé pour lui répondre: on répond à quelqu'un, mais M. Zaslavski n'est pas quelqu'un. Provisoirement, c'est l'éditorialiste de la *Pravda* et c'est le « processus historique » (selon ses propres termes) qui s'exprime par sa bouche. Demain peut-être, le processus historique se détournera de lui, il sera un numéro en Sibérie et tout le monde l'aura oublié. Il n'aura jamais été une personne; je le regrette pour lui et pour moi. Il ne me reste donc qu'à m'adresser au « processus historique » et à lui exprimer mes regrets qu'il ait choisi un si mauvais interprète. Sans doute, ne pouvait-il en trouver d'autres. Le processus historique a toujours des raisons. Mais enfin il eût été souhaitable que M. Zaslavski, qui déclare superbement: « L'existentialisme est la négation de toute la philosophie », prouvât, au moins dans son article, qu'il était lui-

1. Cf. 47/126.

MA 24X 9. III

Écrire pour son époque¹

Nous affirmons contre ces critiques et contre ces auteurs que le salut se fait sur cette terre, qu'il est de l'homme entier par l'homme entier et que l'art est une méditation de la vie, non de la mort. Il est vrai : pour l'histoire, c'est le talent seul qui compte. Mais je ne suis pas entré dans l'histoire et je ne sais comment j'y entrerais : peut-être seul, peut-être dans une foule anonyme, peut-être comme un de ces noms qu'on met en note dans les manuels de littérature. De toute façon je n'ai pas à me préoccuper des jugements que l'avenir portera sur mon œuvre, puisque je ne peux rien sur eux. L'art ne peut se réduire à un dialogue avec des morts et avec des hommes qui ne sont pas encore nés : ce serait à la fois trop difficile et trop facile; et je vois là un dernier reste de la croyance chrétienne à l'immortalité : de même que le séjour de l'homme ici-bas est présenté comme un moment d'épreuves entre les limbes et l'enfer ou le paradis, de même il y aurait, pour un livre, une période transitoire qui coïnciderait à peu près avec celle de son efficacité; après quoi, désincarné, gratuit comme une âme, il entrerait dans l'éternité. Mais du moins est-ce, chez les chrétiens, ce passage sur terre qui décide de tout et la béatitude finale n'est qu'une sanction. Au lieu que l'on croit communément que la course fournie par nos livres après que nous ne sommes plus revient sur notre vie pour la justifier. C'est vrai du point de vue de l'esprit objectif. Dans l'esprit objectif on classe suivant le talent. Mais la vue qu'auront sur nous nos petits-neveux n'est pas privilégiée puisque d'autres viendront après eux qui les jugeront à leur tour. Il va de soi que nous écrivons

1. Cf. 46/114.

tous par besoin d'absolu; et c'est bien un absolu, en effet, qu'un ouvrage de l'esprit. Mais on commet à ce propos une double erreur. D'abord il n'est pas vrai qu'un écrivain fasse passer ses souffrances ou ses fautes à l'absolu lorsqu'il en écrit; il n'est pas vrai qu'il les sauve. Ce mal marié qui écrit du mariage avec talent, on dit qu'il a fait un bon livre avec ses misères conjugales. Ce serait trop commode : l'abeille fait du miel avec la fleur parce qu'elle opère sur la substance végétale des transformations réelles; le sculpteur fait une statue avec du marbre. Mais c'est avec des mots, non pas avec ses ennuis, que l'écrivain fait ses livres. S'il veut empêcher que sa femme soit méchante, il a tort d'écrire sur elle : il ferait mieux de la battre. On ne met pas ses malheurs dans un livre, pas plus qu'on ne met le modèle sur la toile : on s'en inspire; et ils restent ce qu'ils sont. On gagne peut-être un soulagement passager à se placer au-dessus d'eux pour les décrire, mais, le livre achevé, on les retrouve. La mauvaise foi commence lorsque l'artiste veut prêter un sens à ses infortunes, une sorte de finalité immanente, et qu'il se persuade qu'elles sont là pour qu'il en parle. Lorsqu'il justifie par cette ruse ses propres souffrances, il prête à rire; mais il est odieux s'il cherche à justifier celles des autres. Le plus beau livre du monde ne sauvera pas les douleurs d'un enfant : on ne sauve pas le mal, on le combat. Le plus beau livre du monde se sauve lui-même; il sauve aussi l'artiste. Mais non pas l'homme. Pas plus que l'homme ne sauve l'artiste. Nous voulons que l'homme et l'artiste fassent leur salut ensemble, que l'œuvre soit en même temps un acte; qu'elle soit expressément conçue comme une arme dans la lutte que les hommes mènent contre le mal.

L'autre erreur n'est pas moins grave : il y a dans chaque cœur une telle faim d'absolu qu'on a confondu fréquemment l'éternité, qui serait un absolu intemporel, avec l'immortalité, qui n'est qu'un perpétuel sursis et une longue suite de vicissitudes. Je comprends qu'on désire l'absolu et je le désire aussi. Mais qu'a-t-on besoin d'aller le chercher si loin : il est là, autour de nous, sous nos pas, dans chacun de nos gestes. Nous faisons de l'absolu comme M. Jourdain faisait de la prose. Vous allumez votre pipe et c'est un absolu; vous détestez les huîtres et c'est un absolu; vous entrez au Parti communiste et c'est un absolu. Que le monde soit matière ou esprit, que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, que le jugement des siècles à venir vous soit favorable ou hostile, rien n'empêchera jamais que vous ayez passionnément aimé ce tableau, cette cause, cette femme, ni que cet amour ait

été vécu au jour le jour; vécu, voulu, entrepris; ni que vous vous soyez entièrement engagé en lui. Ils avaient raison nos grands-pères qui disaient, en buvant leur coup de vin : « Encore un que les Prussiens n'auront pas. » Ni les Prussiens, ni personne. On peut vous tuer, on peut vous priver de vin jusqu'à la fin de vos jours : mais ce dernier glissement du bordeaux sur votre langue, aucun Dieu, aucun homme ne peuvent vous l'ôter. Aucun relativisme. Ni non plus le « cours éternel de l'histoire ». Ni la dialectique du sensible. Ni les dissociations de la psychanalyse. C'est un événement pur, et nous aussi, au plus profond de la relativité historique et de notre insignifiance, nous sommes des absolus, inimitables, incomparables, et notre choix de nous-mêmes est un absolu. Tous ces choix vivants et passionnés que nous sommes et que nous faisons perpétuellement avec ou contre autrui, toutes ces entreprises en commun où nous nous jetons, de la naissance à la mort, tous ces liens d'amour ou de haine qui nous unissent les uns aux autres et qui n'existent que dans la mesure où nous les ressentons, ces immenses combinaisons de mouvements qui s'ajoutent ou s'annulent et qui sont tous vécus, toute cette vie discordante et harmonieuse concourt à produire un nouvel absolu que je nommerais *l'époque*. L'époque, c'est l'intersubjectivité, l'absolu vivant, l'invers dialectique de l'histoire... Elle accouche dans les douleurs des événements que les historiens étiquetteront par la suite. Elle vit à l'aveuglette, dans la rage, la peur, l'enthousiasme, les significations qu'ils dégageront par un travail rationnel. Au sein de l'époque, chaque parole, avant d'être un mot historique ou l'origine reconnue d'un processus social, est d'abord une insulte ou un appel ou un aveu; les phénomènes économiques eux-mêmes, avant d'être les causes théoriques des bouleversements sociaux, sont soufferts dans l'humiliation ou le désespoir, les idées sont des outils ou des fuites, les faits naissent de l'intersubjectivité et la bouleversent, comme les émotions d'une âme individuelle. C'est avec les époques mortes qu'on fait l'histoire, car chaque époque, à sa mort, entre dans la relativité, elle s'aligne le long des siècles avec d'autres morts, on l'éclaire avec une lumière nouvelle, on la conteste par un savoir neuf, on résout pour elle ses problèmes, on démontre que ses recherches les plus ardentes étaient vouées à l'échec, que les grandes entreprises dont elle était si fière ont eu des résultats opposés à ceux qu'elle escomptait; ses limites apparaissent tout à coup et ses ignorances. Mais c'est *parce qu'elle* est morte; ces limites et ces ignorances n'existaient pas « à l'époque » : on ne vit pas un manque;

ou plutôt elle était un perpétuel dépassement de ses limites vers un avenir qui était *son* avenir et qui est mort avec elle, elle était *cette* audace, *cette* imprudence, *cette* ignorance de son ignorance : vivre, c'est prévoir à courte échéance et se débrouiller avec les moyens du bord. Peut-être nos pères avec un peu plus de science eussent-ils compris que tel problème était insoluble, que telle question était mal posée. Mais la condition d'homme exige qu'on choisisse dans l'ignorance; c'est l'ignorance qui rend la moralité possible. Si nous connaissions tous les facteurs qui conditionnent les phénomènes, si nous jouions à coup sûr, le risque disparaîtrait; avec le risque, le courage et la peur, l'attente, la joie finale et l'effort; nous serions des Dieux languissants, mais certainement pas des hommes. Les âpres disputes babyloniennes sur les présages, les hérésies sanglantes et passionnées des Albigeois, des anabaptistes, nous semblent à présent des erreurs. A l'époque, l'homme s'est engagé tout entier en elles, et, en les manifestant au péril de sa vie, il a fait exister la vérité à travers elle, car la vérité ne se livre jamais directement, elle ne fait qu'apparaître au travers des erreurs. Dans la dispute des Universaux, dans celle de l'Immaculée Conception ou de la Transsubstantiation, c'était le sort de la Raison humaine qui se jouait. Et c'est encore le sort de la Raison qui s'est joué lors de ces grands procès que firent certains États d'Amérique aux professeurs qui enseignaient la théorie de l'évolution. Il se joue à chaque époque, totalement, à propos de doctrines que l'époque suivante rejettera comme fausses. Il se peut que l'évolutionnisme apparaisse un jour comme la plus grande folie de notre siècle : en témoignant pour lui contre les gens d'Église, les professeurs des États-Unis ont *vécu* la vérité, ils l'ont vécue passionnément et absolument, à leurs risques. Demain ils auront tort, aujourd'hui ils ont raison absolument : l'époque a toujours tort quand elle est morte, toujours raison quand elle vit. Qu'on la condamne après coup si l'on veut, elle a eu d'abord sa manière passionnée de s'aimer et de se déchirer, contre quoi les jugements futurs ne peuvent rien; elle a eu son goût qu'elle a goûté seule, et qui est aussi incomparable, aussi irrémédiable que le goût du vin dans notre bouche.

Un livre a sa vérité absolue dans l'époque. Il est *vécu* comme une émeute, comme une famine. Avec beaucoup moins d'intensité, bien sûr, et par moins de gens : mais de la même façon. C'est une émanation de l'intersubjectivité, un lien vivant de rage, de haine, ou d'amour entre ceux qui l'ont produit et ceux qui le reçoivent. S'il réussit à s'imposer,

des milliers de gens le refusent et le nient : lire un livre, on le sait bien, c'est le récrire. *A l'époque* il est d'abord panique ou évasion ou affirmation courageuse ; à l'époque il est bonne ou mauvaise *action*. Plus tard, quand l'époque se sera éteinte, il entrera dans le relatif, il deviendra message. Mais les jugements de la postérité n'infirmont pas ceux qu'on portait sur lui de son vivant. On m'a souvent dit des dattes et des bananes : « Vous ne pouvez rien en dire : pour savoir ce que c'est, il faut les manger sur place, quand on vient de les cueillir. » Et j'ai toujours considéré les bananes comme des fruits morts dont le vrai goût vivant m'échappait. Les livres qui passent d'une époque à l'autre sont des fruits morts. Ils ont eu, en un autre temps, un autre goût, âpre et vif. Il fallait lire *L'Émile* ou *Les Lettres persanes* quand on venait de les cueillir.

Il faut donc écrire pour son époque, comme ont fait les grands écrivains. Mais cela ne signifie pas qu'il faille s'enfermer en elle. Écrire pour l'époque, ce n'est pas la refléter passivement, c'est vouloir la maintenir ou la changer, donc la dépasser vers l'avenir, et c'est cet effort pour la changer qui nous installe le plus profondément en elle, car elle ne se réduit jamais à l'ensemble mort des outils et des coutumes, elle est en mouvement, elle se dépasse elle-même, perpétuellement, en elle coïncident rigoureusement le présent concret et l'avenir vivant de tous les hommes qui la composent. Si, entre autres traits, la physique newtonienne et la théorie du bon sauvage concourent à dessiner la physionomie de la première moitié du XVIII^e siècle, il ne faut pas oublier que l'une était un effort continu pour arracher au brouillard des lambeaux de vérités, pour se rapprocher, par-delà l'état contemporain des connaissances, d'une science idéale où les phénomènes pourraient se déduire mathématiquement du principe de gravitation, et que l'autre impliquait une tentative pour restituer, par-delà les vices de la civilisation, l'état de nature. L'une et l'autre esquissaient un futur ; et s'il est vrai que ce futur n'est jamais devenu un présent, qu'on a renoncé à l'âge d'or et à faire de la science un enchaînement rigoureux de raisons, du moins reste-t-il que ces espoirs vivants et profonds dessinaient un avenir au-delà des soucis quotidiens et qu'il faut, pour déchiffrer le sens de ce quotidien, revenir à lui à *partir* de cet avenir. On ne saurait être homme ni se faire écrivain sans tracer au-delà de soi-même une ligne d'horizon, mais le dépassement de soi est en chaque cas fini et singulier. On ne dépasse pas *en général* et pour le simple plaisir orgueilleux de dépasser ; l'insatis-

faction baudelairienne figure seulement le schème abstrait de la transcendance et, puisqu'elle est insatisfaction de tout, finit par n'être insatisfaction de rien. La transcendance réelle exige qu'on veuille changer certains aspects déterminés du monde et le dépassement se colore et se particularise par la situation concrète qu'il vise à modifier. Un homme se met tout entier dans son projet d'émanciper les nègres ou de restituer le langage hébraïque aux Israélites de Palestine, il s'y met tout entier et réalise du même coup la condition humaine dans son universalité ; mais c'est toujours à l'occasion d'une entreprise singulière et datée. Et si l'on me dit, comme M. Schlumberger, qu'on dépasse aussi l'époque lorsqu'on vise à l'immortalité, je répondrai que c'est un faux dépassement : au lieu de vouloir changer une situation insoutenable, on tente de s'en évader et l'on cherche refuge dans un avenir qui nous est tout à fait étranger, puisque ce n'est pas l'avenir que nous *faisons*, mais le présent concret de nos petits-fils. Sur ce présent-là nous n'avons aucun moyen d'action, ils le vivront pour leur compte et comme ils voudront ; en situation dans leur époque comme nous sommes dans la nôtre, s'ils utilisent nos écrits, ce sera pour des fins qui leur sont propres et que nous n'avions pas prévues, comme on ramasse des pierres sur la route pour les jeter au visage d'un agresseur. En vain tenterions-nous de nous décharger sur eux du soin de prolonger notre existence : ils n'en ont ni le devoir, ni le souci. Et comme nous n'avons pas de moyens d'action sur ces étrangers, c'est en mendiants que nous nous présenterons devant eux et que nous les supplions de nous prêter l'apparence de la vie en nous employant à n'importe quelle besogne. Chrétiens, nous accepterons humblement, pourvu qu'ils parlent encore de nous, qu'ils nous affectent à témoigner que la foi est inefficace ; athées, nous serons bien contents qu'ils s'occupent encore de nos angoisses et de nos fautes, fût-ce pour prouver que l'homme sans Dieu est misérable. Seriez-vous satisfait, monsieur Schlumberger, si nos petits-fils, après la Révolution, voyaient dans vos écrits l'exemple le plus manifeste du conditionnement de l'art par les structures économiques ? Et si vous n'avez pas de destin littéraire, vous en aurez un autre qui ne vaudra guère mieux : si vous échappez au matérialisme dialectique, ce sera peut-être pour faire les frais de quelque psychanalyse ; de toute façon nos petits-fils seront des orphelins abusifs : pourquoi nous occuperions-nous d'eux ? Peut-être Céline demeurera seul de nous tous ; il est hautement improbable, mais théoriquement possible que le XXI^e siècle retienne le